



**QUEEN'S
UNIVERSITY
BELFAST**

Ecrire le passé, entre histoire et littérature?

Braganca, M. (2014). Ecrire le passé, entre histoire et littérature? *French Studies Bulletin*, 35(133), 88-91.
<https://doi.org/doi:10.1093/frebul/ktu024>

Published in:
French Studies Bulletin

Document Version:
Peer reviewed version

Queen's University Belfast - Research Portal:
[Link to publication record in Queen's University Belfast Research Portal](#)

Publisher rights

© The Author 2014.

This is a pre-copyedited, author-produced PDF of an article accepted for publication in [insert journal title] following peer review. The version of record Manuel Braganca, ÉCRIRE LE PASSÉ: ENTRE HISTOIRE ET LITTÉRATURE? *Fr Stud Bull* (WINTER 2014) 35 (133): 88-91
doi:10.1093/frebul/ktu024 is available online at: <http://fsb.oxfordjournals.org/content/35/133/88>.

General rights

Copyright for the publications made accessible via the Queen's University Belfast Research Portal is retained by the author(s) and / or other copyright owners and it is a condition of accessing these publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

Take down policy

The Research Portal is Queen's institutional repository that provides access to Queen's research output. Every effort has been made to ensure that content in the Research Portal does not infringe any person's rights, or applicable UK laws. If you discover content in the Research Portal that you believe breaches copyright or violates any law, please contact openaccess@qub.ac.uk.

Écrire le passé, entre histoire et littérature?

Plusieurs centaines de romans prenant pour cadre la Seconde Guerre mondiale ont été écrits et publiés en France entre 1945 et 2010.¹ Cependant, et de manière quelque peu surprenante peut-être puisque la Seconde Guerre mondiale a généré bien des débats houleux, relativement peu de polémiques entourèrent la sortie de ces romans, même après les années 1970 quand ‘le miroir se brise’ et plonge la France dans sa phase ‘obsessionnelle’ pour reprendre la terminologie bien connue d’Henry Rousso.² Il y a pourtant deux exceptions notables, toutes deux contemporaines: *Les Bienveillantes* (2006) de Jonathan Littell et *Jan Karski* (2009) de Yannick Haenel. Majoritairement loués dans un premier temps, ces deux romans s’attirent bientôt les foudres de certains critiques et historiens. Cela peut sembler quelque peu paradoxal puisque si le premier roman nous racontait l’histoire d’un ‘salaud’,³ le second nous raconte celle d’un héros. Ces polémiques, qui ont été très bien analysées par d’autres critiques,⁴ interpellent par leur contemporanéité ainsi que par la similitude de leur réception. Elles nous renseignent évidemment sur le régime mémoriel de la Seconde Guerre mondiale en France (et, au-delà, en Europe occidentale) qui place la Shoah en son centre. Mais il convient aussi de se demander si ces polémiques ne trouvent pas leur origine dans l’aboutissement d’un changement progressif mais profond des modalités d’écritures historiques et romanesques commencé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Après 1945, grâce aux travaux de Paul Ricœur, de Michel de Certeau, d’Hayden White et d’autres, les historiens prennent progressivement conscience de la subjectivité de leur discipline, de sa dimension discursive: ils réalisent graduellement que l’histoire, pour le dire dans les mots d’Antoine Compagnon, est ‘une construction, un récit qui, comme tel, met en scène le présent aussi bien que le passé; [le] texte [de l’historien] fait partie de la littérature. L’objectivité ou la transcendance de l’histoire est un mirage, car l’historien est engagé dans les discours par lesquels il construit l’objet historique.’⁵ Rappelant certaines

formules du XIXe siècle qui liaient volontiers l'histoire et le roman,⁶ Paul Veyne écrit par exemple que 'l'histoire est un roman vrai':

les historiens racontent des événements vrais qui ont l'homme pour acteur; l'histoire est un roman vrai [...] L'histoire est récit d'événements: tout le reste en découle. Puisqu'elle est d'emblée un récit, elle ne fait pas revivre, non plus que le roman. Comme le roman, l'histoire trie, simplifie, organise, fait tenir un siècle en une page.⁷

La reconnaissance progressive de leur subjectivité s'accompagne chez les historiens d'un intérêt renouvelé pour l'histoire événementielle, pour l'histoire politique, mais aussi pour la biographie: les 'structures' mises en avant par l'École des Annales s'effacent l'événement, le lieu, l'homme ou (plus rarement) la femme, parfois anonyme ou presque, dans des essais de micro-histoire ou d'anthropologie historique qui se multiplient à partir des années 1970. Citons par exemple *Le Dimanche de Bouvines* (1974) et *Guillaume le Maréchal* (1984) de Georges Duby, *Montaillou, village occitan* (1975) d'Emmanuel Le Roy Ladurie ou encore, plus récemment, *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot* (1998) d'Alain Corbin. Ce dernier ouvrage, sous-titré 'sur les traces d'un inconnu, 1798-1876', est la biographie d'un sabotier de la Basse Frêne, dans l'Orne, d'un homme ordinaire, sans histoire pourrait-on dire, du moins jusqu'à la publication de cette étude dans laquelle, comme souvent dans les romans historiques, l'historien interroge l'absence de traces, les vides d'une vie.⁸ Le retour de l'histoire politique s'esquisse aussi dans les années 1980. Quelques jalons importants de ce renouveau sont *Pour une histoire politique* (1988) de René Rémond, le lancement de la revue *Parlement(s)*, *Revue d'histoire politique* en 2003, ou encore le lancement de la revue *Histoire@Politique* en 2007.⁹

Bien sûr, l'histoire n'est pas toute ou même uniquement politique, elle s'est en fait étendue dans à peu près toutes les directions, absorbant ou du moins empiétant sur les

territoires de toutes les autres sciences humaines et sociales, prenant même un intérêt renouvelé pour la littérature que les historiens avaient surtout approchée du dehors, comme un fait historique et social – nous pensons notamment aux travaux de Robert Chartier, de Christian Jouhaud ou encore de Jean-Yves Mollier – mais reconnaissant désormais qu'elle est porteuse de 'savoirs'.¹⁰ Surtout, ce rapprochement entre histoire et littérature ne concerne pas uniquement le fond: au cours des cinquante dernières années, les historiens ont plus volontiers inscrit leur subjectivité dans des récits plus figuratifs et plus fréquemment écrits à la première personne. C'est ce que démontre Philippe Carrard dans une étude pionnière portant sur la poétique – sur la mise en récit, sur la forme: stylistique, linguistique, utilisation des figures de style, etc. – d'une trentaine d'historiens français majeurs du XXe siècle, 'de Fernand Braudel à Robert Chartier' comme l'indique son sous-titre.¹¹ Tous ces aspects – retour à l'événement, au politique, au biographique, utilisation d'un style plus figuratif et subjectif – rapproche l'écriture de l'histoire de l'écriture littéraire et notamment de l'écriture romanesque.

Or, dans un même temps, la littérature s'est aussi rapprochée de l'histoire, tant dans la forme que dans le fond. Antoine Compagnon, Dominique Viart et d'autres critiques placent le renouveau de l'intérêt des romanciers pour l'histoire vers la fin des années 1970.¹² Ce mouvement – qui nous semble aller *crescendo* – accompagne une évidente demande sociétale. En ce début de XXIe siècle, un nombre record de romans prenant pour cadre la Seconde Guerre mondiale sont couronnés par d'immenses succès critiques et publics, démontrant par là-même qu'ils répondent à une attente manifeste du public, tout succès littéraire exprimant 'ce que le groupe attendait [et] qui révèle le groupe à lui-même', pour citer le sociologue Robert Escarpit.¹³ Outre *Les Bienveillantes* (Prix Goncourt 2006) de Jonathan Littell et *Jan Karski* (Prix du roman FNAC 2009 et Prix Interallié 2010) de Yannick Haenel, mentionnons aussi *Suite française* (Prix Renaudot 2004) d'Irène Némirovsky, *Lutetia*

(Prix de la Maison de la Presse 2005) de Pierre Assouline, *Le Rapport de Brodeck* (Prix Goncourt des Lycéens 2007) de Philippe Claudel, *HHhH* (Prix Goncourt du 1^{er} roman 2010) de Laurent Binet ou encore *L'Origine de la violence* (Prix Renaudot Poche 2010) de Fabrice Humbert. De plus, comme nous l'avons montré dans une autre étude,¹⁴ nombre de ces romans se caractérisent par l'insertion de sources primaires et même secondaires dans le corps même du texte, alors que, traditionnellement, les romanciers avaient tendance à cacher leur dossier préparatoire. En cela, c'est la poétique des romanciers qui se rapproche de celle des historiens.¹⁵ Du reste, le genre romanesque se rapproche aussi de l'histoire par un autre aspect: il est lui aussi un genre glouton, ou, plutôt, une étiquette normative commode qui, d'une part, permet au lecteur d'avoir l'impression de s'y retrouver et, d'autre part, permet aux éditeurs de maximiser leurs ventes puisque, quelles qu'en soient les raisons, le genre romanesque est le genre littéraire le plus vendeur.¹⁶

Les polémiques autour des romans *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell et *Jan Karski* de Yannick Haenel révèlent un conflit latent entre romanciers et historiens ou du moins une grande vigilance des historiens et autres experts qui se posent en garde-fous contre les œuvres d'imagination qui s'attaquent à des sujets sensibles et qui pourraient contrevenir de manière jugée outrageuse soit à la vérité historique soit au respect de la parole des témoins ou des morts. Au-delà des thèmes abordés, les frontières génériques ont aussi été quelque peu brouillées par la convergence des modalités des écritures historique et romanesque, ce qui n'a sans doute rien fait pour apaiser les polémiques soulevées par les romans de Littell et de Haenel, beaucoup d'historiens et autres critiques s'attachant à démontrer les erreurs factuelles présentes dans ces œuvres de fiction.¹⁷ Dans le fond comme dans la forme, c'est donc aussi bien l'écriture de l'histoire qui se rapproche de l'écriture romanesque que l'écriture romanesque qui se rapproche de l'écriture de l'histoire. Et c'est précisément pour cela que, en définitive, des polémiques comme celles qui ont entourées la sortie des romans *Les*

Bienveillantes de Littell et *Jan Karski* de Haenel sont salutaires. D'une part, elles rappellent aux lecteurs que les romanciers, pour la plupart, ne sont ni des historiens ni des témoins. D'autre part, elles nous renseignent sur les interrogations sociétales du passé, sur les écarts entre histoire et mémoire et donc, en définitive, sur ce que nous, enseignants et/ou universitaires, n'avons soit pas encore réussi à communiquer avec suffisamment de clarté ou de force, soit ignoré.

¹ Selon la base de données FRAME (qui est l'acronyme libre de 'FRAnce roMan guErre'), coordonnée par Margaret Attack et Christopher Lloyd et disponible à l'adresse suivante: http://www.frame.leeds.ac.uk/database/search_works_results.php (consultée le 6 avril 2014).

² Henry Rousso, *Le Syndrome de Vichy* (Paris: Seuil, 1990), pp. 118-248.

³ Voir Luc Rassin (ed.), *Paroles de salauds. Max Aue et cie* (Amsterdam: Rodopi, 2013).

⁴ Voir l'article de Jean Solchany 'Les Bienveillantes ou l'histoire à l'épreuve de la fiction' *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 54-3 (2007), pp. 159-78 sur le roman de Littell et le chapitre de Richard Golsan, 'L' "affaire Jan Karski": réflexions sur un scandale littéraire et historique', dans *Mémoires occupées. Fictions françaises et Seconde Guerre mondiale* (Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2013), édité par Marc Dambre, pp. 183-90, sur le roman de Haenel.

⁵ Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie* (Paris: Seuil, 1998), p. 264. Sur ce sujet, voir notamment Emmanuel Bouju, 'Exercice des mémoires possibles et littérature à-présent', *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2 (2010), pp. 417-38, Patrick Boucheron, 'Toute littérature est assaut contre la frontière', *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2 (2010), pp. 441-67, ainsi que le numéro spécial de *Le Débat* (2011) sur 'L'histoire saisie par la fiction'.

⁶ À titre d'exemple, citons la phrase fameuse des frères Edmond et Jules de Goncourt dans *Idées et Sensations* (Paris: Librairie Internationale, 1866), p. 152: 'L'histoire est un roman qui a été; le roman est de l'histoire qui aurait pu être'.

⁷ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire ?* (Paris: Seuil, 1971), pp. 10-14.

⁸ Voir les mises au point de François Dosse: 'Biographie, prosopographie', *Historiographies : concepts et débats I*, édité par Christian Delacroix et al (Paris: Gallimard, 2010), pp. 79-85 et 'Événement', *Historiographies : concepts et débats II*, édité par Christian Delacroix et al (Paris: Gallimard, 2010), pp. 744-56.

⁹ Voir, par exemple, Nicolas Mariot et Philippe Olivera, 'Histoire politique', dans *Historiographies : concepts et débats I*, édité par Christian Delacroix et al (Paris: Gallimard, 2010), pp. 399-411.

¹⁰ Nous faisons ici allusion au numéro spécial de *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2 (2010) sur les 'Savoirs de la littérature'.

¹¹ Philippe Carrard, *Poetics of the New History: French historical discourse from Braudel to Chartier* (Baltimore: The John Hopkins University Press, 1992), pp. 83-217 notamment. Sur ce point, voir aussi Christophe Prochasson, *L'Empire des émotions: les historiens dans la mêlée* (Paris: Demopolis, 2008).

¹² Voir Antoine Compagnon, 'XXe Siècle', dans *La Littérature française, tome 2*, édité par Jean-Yves Tadié (Paris: Folio, 2007), pp. 543-832 (p. 787) et Dominique Viart (éd.), *Écritures contemporaines 10: nouvelles écritures littéraires de l'Histoire* (Caen: Lettres modernes Minard, 2009).

¹³ Robert Escarpit, *Sociologie de la littérature* (Paris: PUF, 1964), p. 110.

¹⁴ 'Vichy, un passé qui ne passe pas ?', *French Cultural Studies* (à paraître, octobre 2014).

¹⁵ Nous entendons le mot 'poétique' au sens très large de 'procédé interne d'un texte littéraire' pour reprendre la définition que donne Vincent Jouve dans *Poétique du roman* (Paris: Armand Colin, 2006), p. 5.

¹⁶ Les romans figurent en effet systématiquement en tête des palmarès des meilleures ventes de livres, les plus grands succès dépassant chaque année le million d'exemplaires. Pour l'année 2011, voir <http://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20120119.OBS9280/les-plus-gros-vendeurs-de-l-annee-2011.html> (consulté le 6 avril 2014). Cela n'est évidemment pas sans conséquence puisque la plupart des universitaires s'accordent aujourd'hui pour dire qu'une bonne partie de nos connaissances historiques nous vient

directement de produits culturels ou de la manière dont ceux-ci orientent et influencent les recherches historiques. Parmi une littérature abondante, voir les travaux récents de Geoffrey Cubitt, *History and memory* (Manchester: Manchester University Press, 2007), Jerome De Groot, *Consuming history: historians and heritage in contemporary popular culture* (London: Routledge 2009) et Alvin H. Rosenfeld, *The End of the Holocaust* (Bloomington: Indiana University Press, 2011).

¹⁷ Nous pensons notamment à Édouard Husson, Claude Lanzmann et Annette Wieviorka. Se reporter aux articles et aux bibliographies de Jean Solchany, ‘*Les Bienveillantes* ou l’histoire à l’épreuve de la fiction’ et de Richard Golsan, ‘L’ “affaire *Jan Karski*”: réflexions sur un scandale littéraire et historique’, cités précédemment.